

L'Identité culturelle : Considérations psychologiques et éthiques

MARC RICHELLE

Université de Liège

KEYWORDS: Culture; Cultural identity; Psychological identity; Collective memory; Nationalism; Personality; Regionalism

L'un des défis majeurs auxquels l'Europe moderne se trouve confrontée dans ses ambitions vers l'unité et l'intégration est bien celui de l'identité culturelle européenne: qu'est-ce qui peut la fonder et la promouvoir alors que, au cours des derniers siècles et encore aujourd'hui, le territoire européen n'a cessé de se fragmenter ou de se lézarder au nom des identités nationales ou régionales. Le problème se complique encore de la présence d'importantes minorités d'immigration récente, étrangères à l'Europe, mais qui font désormais partie de son tissu social. Le problème est, à première vue du moins, essentiellement d'ordre politique. Il va de soi qu'il a, plus fondamentalement, une dimension sociologique et psychologique : l'identité culturelle renvoie à des comportements, des attitudes, des représentations partagées par un groupe social, et qui caractérisent, à ce titre, ses membres individuels. Elle peut être vécue en première personne : nous nous disons participants d'une culture, et comme individu je me sens marqué de cette identité culturelle. Mais elle est aussi, et souvent complémentaiement, perçue en troisième personne, par attribution à un groupe par rapport auquel se définit notre propre identité, et aux membres de ce groupe. Les rapports de l'identité vécue et de l'identité attribuée sont généralement du registre de l'opposition, de la discrimination, de l'agression.

Pour comprendre la notion d'identité culturelle, telle que l'illustrent pour le meilleur et pour le pire nombre de situations politiques actuelles, il importe de faire référence, au double niveau de l'individu et des groupes, aux conceptions de l'identité et de la culture élaborées par la psychologie et les sciences sociales.

La notion d'identité a été centrale en psychologie de la personnalité. Elle y désigne la cohérence du Soi vécue par la personne qui se perçoit comme unifiée et permanente à travers le temps. Dans les théories classiques, l'accent est mis sur la stabilité, sur l'unification opérée par la mémoire entre le passé, le présent et les projets, et sur la congruence, l'harmonie entre, d'une part, l'expérience subjective et les conduites et, d'autre part, la culture, cet ensemble de traits, d'habitudes, de règles qui constituent et

caractérisent la vie sociale d'un groupe plus ou moins large. A une époque où l'anthropologie culturelle pouvait encore se pencher sur quelques cultures nettement contrastées par rapport à notre culture occidentale moderne, et relativement circonscrites, — cultures dites primitives, par exemple, qui avaient fait l'objet des observations de l'ethnologie du XIX^{ème} siècle, — la notion de culture faisait écho à celle d'identité de la personnalité, en ce sens qu'elle soulignait la cohérence et la stabilité des structures sociales, des modes de fonctionnement des rapports sociaux, des formes de transmission. Si l'identité personnelle ne se limitait pas à l'appropriation par l'individu des schémas culturels dans lesquels il s'était développé et continuait de vivre, ceux-ci en constituaient néanmoins les ingrédients principaux. L'identité de la personne se fondait ainsi, pour une grande part, sur la perception que les autres ont d'elle, et « les autres » étant les porteurs des valeurs et usages culturels, l'identité personnelle dépendait en dernier ressort de l'adéquation, de la conformité au groupe. Dans ce schéma, toute tension, tout conflit entre individu et milieu culturel ne pouvait que se traduire par une inadaptation plus ou moins grave, pouvant déboucher sur une véritable pathologie. Les situations de contact de cultures exposaient particulièrement à de tels risques. Dans la logique de ces conceptions, l'équilibre personnel passait par un respect de cette concordance entre l'individu et sa culture, qu'une éthique politique eût dû se faire un devoir de recommander. Et c'est en effet ce que firent, par exemple, certains gouvernements coloniaux, en toute bonne foi ou en toute perversité, selon les cas, qui s'employèrent à limiter autant que faire se put les intrusions dans la culture des colonisés (entreprise qui se révéla à vrai dire totalement illusoire, et qui, par la sélectivité des «champs» ainsi préservés, déboucha généralement sur des ruptures culturelles plus perturbatrices que si l'on s'était moins efforcé de contrôler, soi-disant pour le bien des peuples colonisés, les domaines et les occasions de contact).

Bien avant les formulations de ces questions par la psychologie et par l'anthropologie culturelle au cours de notre siècle, les mouvements de nationalité qui s'éveillèrent au cours du siècle dernier, et n'ont depuis cessé de se multiplier, se fondaient implicitement ou explicitement sur cette même idée : en termes du langage courant, les gens devaient être plus heureux s'ils pouvaient vivre de façon autonome dans leur culture propre. Il importait donc de libérer celle-ci des contraintes que pouvait faire peser sur elle par exemple un pouvoir étranger, de lui restituer ses traits originaux en voie de disparition, de préserver ou de rétablir l'usage d'une langue minoritaire, etc. Ce fut la logique des mouvements séparatistes. A l'opposé, dans d'autres cas, comme celui de l'Allemagne ou de l'Italie, l'identité culturelle, conçue principalement à partir de la langue, justifia les mouvements d'unification visant à reconstituer une unité culturelle perdue et fragmentée.

On sait aujourd'hui combien cette vue de l'identité culturelle génère généralement plus de problèmes qu'elle n'en résout. Ce n'est pas le lieu de les énumérer ni de les analyser. De nombreux spécialistes des sciences politiques s'y sont employés. Au plan

psychologique, nous voudrions seulement souligner deux points. En premier lieu, l'identité culturelle liée à ces situations va généralement de pair avec une agressivité envers d'autres groupes culturels — celui des détenteurs du pouvoir, celui d'une minorité linguistico-culturelle différente enclavée, ou imbriquée dans la société qui se dote d'une nouvelle «conscience» culturelle (nationale, régionale, religieuse, etc.). Cette agressivité peut prendre les formes et les intensités les plus diverses, depuis les stéréotypes simplificateurs alimentant l'humour dépréciateur et la caricature jusqu'aux pratiques terroristes visant l'anéantissement de l'autre — sans que l'on puisse leur trouver l'excuse de la seule voie de survie laissée au groupe en quête de son identité culturelle. Elle fait partie des modalités d'agir et de penser dans l'espèce humaine dont nous avons toutes les raisons, historiques autant que scientifiques, de croire qu'elles n'apportent jamais de solution valable à aucun problème.

En second lieu, les mouvements politiques axés sur l'affirmation ou la restitution de l'identité culturelle entretiennent tous des rapports ambigus avec la mémoire collective, d'une manière analogue à l'ambiguïté de l'identité personnelle évoquée ci-dessus. D'un côté comme de l'autre, nous avons affaire à une illustration de l'un des aspects les plus pathétiques de la condition humaine, l'écartèlement entre le souvenir et l'oubli. Jusqu'où remonter, dans une histoire souvent biaisée, pour trouver ses racines ? Jusqu'où y rechercher les arguments qui alimentent la conscience culturelle, ce qui ne serait rien, s'ils n'alimentaient tout à la fois l'agressivité contre l'autre ? Jusqu'où légitimer par les abus, les erreurs ou les fautes du passé les attaques et les revendications du présent ? Dans l'élaboration des lois qui règlent les rapports entre individus, les juristes se sont lucidement heurtés à cette question d'une nécessaire régulation des souvenirs et de l'oubli : ils ont instauré des délais, des prescriptions, défini la durée des peines et posé l'effacement du crime une fois celui-ci sanctionné et la peine purgée, ils ont délié l'individu de la responsabilité des crimes de ses ancêtres, etc. De telles régulations font encore défaut dans les rapports entre peuples. Nous y reviendrons plus loin.

Ces problèmes sont inévitables si l'on conçoit l'identité culturelle comme une sorte de donné définitif, déposé dans les peuples par l'histoire, qui serait attaché aux gens, et qui, parfois masqué par elle, devrait être redécouvert et restitué, pour retrouver sa fonction d'accompagnement des individus dans l'accomplissement de leur bonheur. Citoyens de l'Europe, nous nous exposons à ces problèmes si nous cherchons à définir notre identité sur le même mode qui a prévalu dans beaucoup de processus analogues à travers l'histoire de notre continent.

La perspective change radicalement si l'on adopte une vue différente de l'identité culturelle, correspondant à une vue elle aussi différente de l'identité personnelle. La psychologie d'aujourd'hui insiste beaucoup plus sur la dynamique du développement et de l'adaptation au changement tout au long de l'existence individuelle, de telle sorte que l'identité personnelle n'est plus axée sur la constance, sur la stabilité, mais sur

l'intégration des expériences diverses dans un Moi qui s'accommode de sa propre complexité à travers le temps, voire la cultive. Parallèlement, l'identité culturelle n'apparaît plus comme un héritage du passé, un patrimoine fixe à défendre, elle n'est pas donnée, elle se construit. Ceci n'exclut nullement l'enracinement dans le passé, mais l'articule aux projets. Une telle conception est parfaitement compatible avec l'intégration de niveaux d'identité culturelle emboîtés — on peut se sentir flamand, belge, européen ; bavarois, allemand, européen, etc — ; elle est compatible avec une reconnaissance de la multiplicité culturelle sur un même territoire, qu'elle soit ancienne ou récente — contrairement à l'autre conception qui se fonde sur l'exclusion — ; elle n'établit pas de contradiction entre affirmation de soi et tolérance ; elle permet d'aborder les relations avec les autres cultures sur le mode de la coopération plutôt que de la compétition.

Cette conception de l'identité culturelle n'est pas une vue utopique : elle est basée sur l'observation d'une multiplicité de situations typiques de la dynamique culturelle, et notamment les situations de contacts de cultures. Elle implique une prise en compte de la diversité des cultures humaines et un souci de les préserver, tout en les intégrant dans des cadres plus larges, jusqu'à se fondre avec le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine. Elle s'accorde par là avec les avertissements de la biologie moderne quant à l'importance de la diversité dans la dynamique du vivant et quant à la nécessité, pour la survie même de notre espèce, de respecter cette diversité. Mais elle va en sens opposé des tendances qui se sont installées dans les esprits depuis qu'ont surgi dans la tradition politique européenne les notions d'identité culturelle et de conscience collective, et en ont fait les véhicules de l'affirmation de soi, de l'ethnocentrisme, des exacerbations nationalistes ou régionalistes, et souvent aussi les instruments de l'intolérance, de l'oppression. Il faut donc un renversement de perspective, dont le spectacle de l'Europe d'aujourd'hui nous montre qu'il n'est pas facile. Il ne se produira sans doute que progressivement, par l'action décidée des citoyens et des gouvernants, par la propagation acharnée d'une information critique à travers l'éducation, par la formulation et la mise en oeuvre d'une véritable éthique de l'identité culturelle, et par des dispositions juridiques qui favorisent dans la pratique une forme d'identité culturelle européenne qui ne porte pas en elle les mêmes vices et les mêmes risques que ceux qui n'ont cessé de nous désunir et de nous agiter depuis des siècles.

Le rôle des intellectuels est ici primordial, et ils ont une responsabilité majeure dans la construction de ce type d'identité, par un travail de démystification des exploitations abusives de l'histoire, des sciences sociales, de la psychologie, de la linguistique, de la philosophie. S'ils manquent à cette tâche, cette identité européenne ouverte sur nos diversités et ouverte sur le monde, qui a été le rêve de notre génération, et reste celui des générations nouvelles restera à l'état d'utopie.

Les motifs d'optimisme sont cependant suffisants pour espérer. Il suffit de songer au renversement d'attitude survenu depuis la fin de la dernière guerre mondiale chez les

*Published in: The crossroads of European culture 1998: responsibility and hopes :
proceedings of the conference held in Brno, 30.9 - 4.10.1998 (1999), pp. 119-123*

DOI: -

Status : Postprint (Author's version)



peuples de l'Europe occidentale, et les rapports qui se sont établis entre les ennemis d'hier pour être convaincu que cette idée d'une identité culturelle comme une construction ouverte n'est pas impossible à concrétiser dans les comportements des gens, qui y sont plus spontanément portés qu'à l'agression et à la violence.